

o Bäume, die du nicht fällst!  
(Ô les arbres que tu n'abats pas!)

Frédéric Chapon



dans son top 50 la petite danseuse de Degas du musée Pouchkine, qui pose pour un photographe?

Et nous voilà à six images déjà... soit à 12% de notre sélection finale de cinquante pièces : le reste suivrait de soi.

Et je n'en dirai pas plus sur les rapprochements qui furent à l'origine de la composition ci-présente... au spectateur, aujourd'hui, de marcher dans la salle des arbres non-abattus, « dans l'ombre de cadavres dressés », comme le dit un des vers magnifiques d'un poème de Celan, *MIT ÄXTEN SPIELEND (AVEC DES HACHES)*, dont le titre même de l'exposition de Sophie Nys est extrait...

De la ballade qui fut la mienne, derrière le front-cimaise de l'artiste, à celle du spectateur de l'exposition à *CIRCUIT*, 87,5% de « cadavres dressés » furent abattus par mes mains délicates de bûcheron débutant : j'espère que le reste forme un paysage fidèle, concentré et rhizomique à la fois... loin de la désolation encore fumante d'une forêt incendiée.



[1] Jean-Philippe Toussaint, *L'urgence et la patience*, Les Editions de Minuit, 2012.

seule intuition pour extraire le minerai dont l'exposition serait en fin de compte constituée.

Aurolé du conseil de Bob Nickas selon lequel on peut mettre deux œuvres (ou davantage) en rapport, sans que rien, a priori, ne les rapproche — le spectateur faisant le lien — je m'intronisai donc curateur intuitif et y allai au gré de mes sentiments du jour.

Que retirer d'une absence totale, dans le catalogue, de nu et de sculpture classique à la lettre H sous laquelle Hirschhorn se tapit trois fois ?

Que dire du score nul des O, pourtant six fois représentés dans le catalogue mais absents de l'exposition, sinon qu'un des leurs a pu se faufiler chez les M en figurant sur un Mosset de 1969...

Que dire enfin du remplacement inopiné de *La chambre d'écoute* de Magritte par le *Pot de questions* du duo suisse ?

... Rien... alors...

Je décidai, par exemple, de ne pas retenir de Richter, mais optai pour sa présence sur une photographie de Thomas Struth — un portrait de la famille Richter, à Cologne... Je jugeai bon, ensuite, de mettre *La Sainte Famille* de Poussin... et enchaînai avec une scène pastorale très sexy de Loth et ses filles incestueusement intéressées...

Le zèbre de Pettibon m'amena à choisir, bien que Sophie le regretta amèrement, un Olafur Eliasson, car son *Pedestrian Vibes Study* me fit directement penser aux études de locomotion de Muybridge... La chronophotographie s'est emparée du cheval... on peut lui soustraire un zèbre. Et de plus, le scripte cursif de la signature de Pettibon est tout aussi ondulé que la trace de passage, sur la plaque, d'un étalon. Comment ensuite ne pas prendre

Un volet, semblable à la paupière de cuir d'un lézard, s'abattit sur l'intensité de son regard intérieur et obscurcit la lettre T. Dans cet éclair de ténèbres il entendit les gens dire — car il avait manqué sa destinée — que T dépassait ses forces. Il n'atteindrait jamais T. En avant vers T une fois de plus. T...

— Virginia Woolf, *La Promenade au phare*

Évidemment, on aurait pu en prendre une sur huit... sans tenir compte du ratio, particulier à chaque lettre, entre ses occurrences dans le catalogue et celles, forcément moins nombreuses, dans l'exposition. Mais je tiens également à chaque lettre et risquer de passer ainsi, au gré d'une fraction, sur l'une des vingt-six lettres de l'alphabet m'avait paru immédiatement ingrat. J'ai moi-même quelques préférences dans l'alphabet, et qui n'ont rien à voir avec leur place dans le tableau périodique des éléments : le B, le K et le W... Bien ! B et K : le Bore et le Potassium... que fait-on avec cela ? Ou bien Be et Fr — Béryllium et Francium — pour sceller notre rencontre franco-belge... je ne suis guère chimiste et le B et le K m'attirent en raison de leur résonance dans les bibliothèques : ils inaugurent en effet les rayons où l'on trouve Beckett et Kafka. Quant au Tungstène ou W, c'est évidemment la fin ou einde en néerlandais avec Ludwig Wittgenstein...

Il y a trente-six B dans le catalogue VI de Sophie et voilà du pain béni pour mes présupposés... sept demeurent dans l'accrochage final, soit presque 20%!

Il n'y a que deux K dans l'exposition — deux Kippenberger... donc un seul en définitive — sur les quinze du catalogue... soit moins de 7%, dont Kippenberger est le seul représentant à CIRCUIT. Il y a 9 N dans le catalogue, dont 5 Nauman... celui-ci est donc majoritaire avec plus de 55% dans le catalogue et il est le seul représentant du N dans l'exposition.

À ma grande déception, il n'y a que dix W dans le catalogue et seulement deux restent dans l'exposition, dont le *Pot de questions* de Peter Fischli et David Weiss, qui de façon arbitraire furent placés sous W et non sous F par Sophie elle-même.

On s'imaginera, après cet aperçu quantitatif et relatif à quelques lettres seulement, qu'il m'aura fallu user de la

Sur les pages de droite (celles de gauche sont demeurées blanches), deux images de même taille, juxtaposées verticalement : sur celle d'en-haut une photographie amateur d'une œuvre d'art et sur celle d'en-bas le cartel (comportant le nom de l'artiste, la date d'exécution de l'œuvre et sa provenance, etc., etc.) au même format que l'œuvre dont il dit la teneur. Les impressions sont en noir/blanc.

Bien que ce volume soit « une version d'un livre en formation », le classement n'est pas chronologique mais alphabétique : les œuvres qui y sont reproduites se suivent selon le rang, dans l'alphabet, de leur auteur : ni Vito Acconci ni Andrea Zittel ne sont dans ce catalogue... mais mettons, pour l'exemple, qu'ils y soient, Acconci serait avant Zittel — sauf pour ceux qui, voyant là un livre d'images, le manipuleraient comme un manga.

Ces catalogues croissent donc par le milieu, à l'image du brin d'herbe kafkaïen dont Deleuze et Guattari firent un dithyrambe. Sophie Nys, en choisissant l'ordre alphabétique, défend le lecteur de chercher, d'une version à l'autre de son catalogue, une progression dans l'acuité de son regard, une inflexion du sens de ses recherches et garantit même le fouineur contre le souci exclusif que celui-ci pourrait avoir de ce qui sert l'actualité de son travail... Les photos les plus récentes ne s'ajoutant pas à la fin du volume mais se glissant par le milieu, chacune à la place que leur assigne, dans la rigueur alphabétique, le nom de leur auteur, il serait tout à fait vain de chercher, comme sous iTunes, la liste des ajouts récents.

... Alors...

Selon quels critères allais-je me disposer pour sélectionner, parmi les quatre-cents images que compte la version VI, une cinquantaine de favorites?

Jean-Philippe Toussaint a pu récemment arriver à cette conclusion qu'il n'y a de bons livres que « ceux dont on se souvient du fauteuil dans lequel on les a lus »<sup>1</sup>. Ces livres fermement arrimés à leur siège étant pour l'écrivain bruxellois les « meilleurs livres ». Et l'indice indéfectible de leur qualité irréprochable serait un atavisme de banquette...

... Bien...

Il est évident que les œuvres d'art — bien qu'elles circulent moins légèrement que les livres et soient par là-même moins promptes à se décider pour un fauteuil — que l'on juge les meilleures, sont aussi celles dont on se souvient, non pas du fauteuil... mais du contexte plus général dans lequel on les a vues. Contexte qui comporterait le trajet effectué pour se rendre au musée ou dans quelque galerie... se jeter dans une foire ou visiter un atelier... mais aussi la météo du jour (dont le lecteur absorbé se soucie fort peu), peut-être même le prix du billet, l'humeur du gardien ou l'appellation du vin lors du vernissage... et d'abord les éventuels accompagnateurs,

leur silence ou leur commérage... toutes choses qui profilent l'œuvre d'art, enclose de ce grillage aéré au travers duquel nous l'entr'apercevons.

L'œuvre d'art frappe... et avec elle, cette clôture dont plus tard le courant nous paraîtra plus doux, s'inscrivent, sœurs siamoises que rien ne rattache, ensemble, quelque part dans l'arrière de la tête.

Or si toute pelouse que l'on requinque est enclose de ce grillage aéré qui ne gêne pas entièrement le paysage, toute œuvre se présente dans la foulée au centre de cet éclat en étoile de circonstances pas forcément atténuantes. Sophie Nys est une grande voyageuse... et le top 50 de ses meilleures œuvres d'art se seront forcément entichées d'un fauteuil-contexte aggravant le souvenir que Sophie garde d'elles.

De mon côté, j'ai eu la chance de rencontrer des œuvres, pour la première fois, dans la tête de quelqu'un d'autre, accrochées derrière son front-cymaise, moi-même assis dans un fauteuil tout à fait diminuant et agissant comme un bémol à la clef de mes perceptions. J'étais sans contexte, assis dans un fauteuil derrière son front... une circonstance atténuante si jamais il y en eut.

Le fauteuil, c'est facile... et même — mais comme toujours quand il nous faut nous résoudre à épouser de notre raison ce que Casanova appelle la Divine Providence « dont les desseins sont visibles partout » — significatif : c'est un canapé deux places de 1965 dessiné par Willie Landels pour *Zanotta* et nommé *Throw-Away* — polyuréthane expansé pour la structure et le revêtement (inamovible) est en cuir.

Et la tête... eh bien la tête était projetée successivement sur des pages A4 à l'italienne, n'occupant du format que la partie droite, ayant pris soin de me ménager de l'air à gauche pour d'éventuelles assertions.

Je feuilletais le cahier intérieur de Sophie... le mille-feuilles de ses garde-fous artistiques.

Je siégeais d'ailleurs sur le côté gauche du canapé et laissais pour ma part de l'air à droite, si bien que la tête et moi n'étions pas en miroir mais bien de guingois. Elle me cédait la moitié de son A4... je lui prodiguai le coussin d'à côté... chacun faisait donc face à son vide et nous nous jetions des regards en coin.

À point nommé, *Throw-Away* fut donc le fauteuil dont je me souviendrai pour y avoir vu un pied d'artiste chez Adolph Menzel, le sourire de Blinky Palermo devant son hommage à Thelonious Monk, la famille Richter photographiée à Cologne par Thomas Struth et les nuages si magnifiquement intitulés *Equivalents* de Stieglitz.

Le jour où la terre s'arrêtera, je réaliserai le destin de *Throw-Away*, que recouvre littéralement son nom, et je le foutrai loin avec ces images collées à sa peau de cuir orange comme autant de décalcomanies sur les bras nus des enfants basanés...

Et pourtant le travail accompli sur ses coussins carrés était comme un salut au canapé de Landels puisqu'il s'agissait de faire un tri. Parmi les quelques quatre-cents images qui figurent dans le catalogue que me laissa Sophie Nys et qui devait servir de base au montage de son exposition à CIRCUIT, il me fallut effectivement en choisir cinquante... le catalogue virtuel dans lequel j'allai piocher serait le sixième que Sophie éditerait — il fera l'objet d'un tirage à vingt exemplaires par CIRCUIT.

Les cinq premiers volumes étaient considérés comme des versions d'un « livre en formation ». Ce sixième serait en quelque sorte le catalogue raisonné. Le travail avait été commencé en 2001... Je feuilletai pour ma part, à titre de mise en bouche, le quatrième catalogue qui s'arrêtait en septembre 2005.